

**Les sœurs grises: des femmes fortes
à la colonie de la Rivière-Rouge
(1844-1864)**

par

Carole Boily
Archives des sœurs grises
Winnipeg (Manitoba)

RÉSUMÉ

Cet article est une occasion de faire revivre un segment de l'histoire des femmes au Manitoba; il a pour but de présenter les deux premières décennies du travail des sœurs grises dans la colonie de la Rivière-Rouge. Déracinées de leur famille et de leur environnement, les sœurs grises sont venues servir dans un endroit éloigné et inconnu. Souvent, leur histoire est mieux racontée par les femmes qui l'ont vécue; c'est pourquoi nous avons largement puisé dans la correspondance des premières religieuses et dans les chroniques des premières heures de la communauté religieuse à la Rivière-Rouge. Malgré des conditions de vie et de travail souvent difficiles, ces femmes fortes et industrieuses sont parvenues à mener à bonne fin leurs entreprises: elles ont notamment eu beaucoup de succès auprès des enfants, des malades, des personnes abandonnées et dans le besoin. Par leur dévouement et leur courage, les sœurs grises ont apporté une contribution substantielle au développement de la colonie de la Rivière-Rouge.

ABSTRACT

The aim of this article is to revive a period in the history of women in Manitoba with special focus on the first two decades of the Grey Nuns' work in the Red River Colony. Uprooted from their families and their environment, the Grey Nuns came to serve in a remote and unknown land. Since it is often better for the women themselves to tell the story of their own experience, the author has delved widely into the correspondence of the first sisters to arrive in the Colony, and into the early chronicles of the

religious community at Red River. Despite their often difficult living and working conditions, these strong and industrious women managed to achieve their goals, with particular success in their work with children, the sick, and the destitute. Through their devotion and courage, the Grey Nuns substantially contributed to the development of the Red River Colony.

La communauté des Sœurs de la Charité de Montréal, communément appelées les «sœurs grises», a été fondée par Marguerite d'Youville, en 1737. Par sa grande compassion pour la souffrance, elle commence d'abord par accueillir dans son foyer des personnes dans le besoin; par la suite, d'autres femmes viennent se joindre à elle. Vouée au service des pauvres, la nouvelle communauté trouve facilement sa niche dans la société de Montréal du XVIII^e siècle et, avec les années, va connaître une expansion rapide. Un siècle plus tard, M^{gr} Provencher est à la recherche d'une communauté de femmes pour venir éduquer les jeunes filles de la Rivière-Rouge. À la suite de nombreuses demandes infructueuses auprès de différentes communautés et avec l'encouragement de M^{gr} Bourget, évêque de Montréal, il va frapper à la porte des sœurs grises. Et, le 19 octobre 1843, il leur présente l'entente qui suit, que nous reproduisons intégralement, étant donné que ce texte constitue le document qui conduira les sœurs grises dans l'Ouest canadien:

Ma Révérende Sœur,

Depuis plusieurs années je cherche à me procurer des religieuses pour donner aux personnes du sexe une éducation solide sur la religion et les autres branches qui tendent à former pour la suite de bonnes mères de famille, à enseigner la tenue du ménage, la fabrication d'étoffe, de toile, etc.; car les femmes de la Rivière-Rouge ignorent tout cela. On ne peut pas leur en faire de reproches, vu qu'elles n'ont eu jusqu'ici aucun moyen de l'apprendre.

Vous savez déjà que j'ai porté mes vues sur votre communauté, si capable au jugement de tous d'enseigner ces différentes branches. Je viens donc aujourd'hui, avec l'agrément de M^{gr} de Montréal, vous demander trois de vos filles, pour faire une fondation à Saint-Boniface de la Rivière-Rouge. Comme je ne suis pas riche par moi-même, je ne pourrai pas offrir beaucoup à celles qui auront le courage de se dévouer à la belle œuvre que je propose. Voici cependant, ce que je crois pouvoir leur assurer:

- 1) les frais de voyage, ce qui va sans dire
- 2) une maison proportionnée aux besoins (l'on jugera plus facilement de ceci sur les lieux) avec un terrain capable de donner les jardins et les dépendances
- 3) une ferme de cent arpents
- 4) cinq cents louis, cours d'Halifax, que la Communauté se chargera de faire profiter, par les moyens qu'elle trouvera bons, afin d'assurer une trentaine de louis en argent, pour l'achat de l'habillement ou autres articles, que le pays ne produit pas, et qu'il faut acheter pour de l'argent.

Les provisions en grains et viandes sont ordinairement abondantes. Les parents pourront payer quelque chose pour l'instruction de leurs enfants; mais ce ne sera guère qu'avec les produits du pays. Il faut s'attendre que les commencements de cette fondation seront un peu pénibles. Je m'attends moi-même à avoir d'autres dépenses à faire à part de celle de la bâtisse. Mais je peux dire en toute vérité que mon intention est que les Filles généreuses et charitables qui viendront m'aider à remplir les devoirs de ma charge et alléger ma sollicitude sur la fin de ma carrière ne manqueront d'aucune chose nécessaire pour remplir le but de leur fondation, à moins que les moyens ne viennent à me manquer à moi-même.

Ce que je propose est convenu avec M^{gr} Signay Évêque de Québec et son digne Coadjuteur M^{gr} P. F. Turgeon; car vous savez que M^{gr} l'Évêque de Québec est le premier supérieur dans l'immense étendue de ma juridiction.

Si par des événements que nous ne pouvons pas prévoir, cette fondation venait à manquer, votre Communauté, en reprenant les Sœurs qu'elle aura données, pourra garder pendant leur vie, la rente de cinq cents louis mentionnée ci-dessus; et après leur mort, le capital retournera à la mission de la Rivière-Rouge. Tout le reste de la fondation faite par la mission reviendra à la dite mission au moment du départ des Sœurs. Celles-ci pourront néanmoins disposer des augmentations qu'elles auront faites à leurs dépens dans le mobilier de la maison.

Je désire beaucoup qu'une des trois parle l'Anglais et soit capable de tenir une école en cette langue.

Je suis bien véritablement, Ma Révérende Sœur, votre très humble et obéissant serviteur.

J. N. Évêque de Juliopolis¹

Quel bonheur pour l'évêque quand la supérieure, Mère McMullen, lui apprend que les sœurs grises acceptent le projet d'une mission à la Rivière-Rouge. Le zèle missionnaire est fort dans la communauté: plus de la moitié des sœurs éligibles

s'offrent pour la nouvelle mission éloignée. Les négociations sont complétées, les fondatrices de la nouvelle mission sont alors nommées. Voici comment les *Chroniques des sœurs grises* nous présentent ces femmes courageuses:

La Sœur Valade a trente-cinq ans, elle naquit à Sainte-Anne des Plaines, de parents chrétiens et vertueux, le 26 décembre 1808. Elle fit sa profession religieuse le 21 octobre 1828.

Sa taille est au-dessus de la moyenne, son maintien est grave et digne, son esprit sérieux, son intelligence est remarquable dans la gestion des affaires de la communauté, à laquelle elle prend part en sa qualité de conseillère. Depuis plusieurs années, elle a été l'aide de la Sœur McMullen, dépositaire, qu'elle remplaça quand celle-ci fut élevée à la dignité de supérieure.

Tout en inspirant le respect, la Sœur Valade obtient également la confiance. Elle est sensible et compatissante et se porte avec dévouement au soulagement des malheureux. Sévère pour le devoir, elle a néanmoins de l'indulgence pour la faiblesse et sa fermeté est tempérée par la douceur et la bienveillance [...]

Enfin, c'est bien la supérieure judicieusement élue qui fera fructifier les nouveaux talents que le Seigneur lui confie.

Nous retrouvons dans la Sœur Lagrave l'aimable adolescente, la bonne grosse, on s'en souvient, que la Sœur Prud'Homme indiquait à l'ancienne Mère Coutlée, comme missionnaire future de la Rivière-Rouge.

Marguerite Eulalie Lagrave vit le jour à Saint-Charles, sur la rivière Richelieu, le 2 mai 1805, appartenant à l'une de nos anciennes et honorables familles canadiennes, à qui la fortune n'avait pourtant pas souri. Mais, elle n'en puisa pas moins au foyer de ses respectables parents, les principes de sagesse et de vertu, qui lui firent estimer les choses de ce monde à leur juste valeur. Fidèle à l'attrait de la grâce, elle renonça dès l'âge de seize ans, à tous les avantages que ses belles qualités auraient pu lui procurer dans le monde. En effet la nature s'est plu à doter cette jeune fille de dons extérieurs attrayants, qu'elle sacrifia généreusement, pour se consacrer au service des pauvres. Sa profession religieuse date du 23 décembre 1823.

Son esprit est vif et pénétrant, son humeur aimable et gaie, ses manières sont distinguées, elle gagne la sympathie de ses sœurs et fait le charme des récréations. Les personnes du dehors, avec lesquelles elle a eu quelques rapports, lui portent une singulière estime. La bonne sœur compte trente-huit ans d'âge. Depuis plus de vingt ans dans la communauté mère: sa voix puissante et suave se fait entendre sous la voûte du sanctuaire, c'est

l'infatigable directrice du chœur vocal, organisant tout avec zèle et succès. Ses doigts ont de l'habileté pour les divers ouvrages d'aiguille et de goût, son aptitude pour les arts industriels est une ressource pour la maison.

Toujours semblable à elle-même, elle s'applique, avec autant de satisfaction à fabriquer de la bougie qu'à confectionner des fleurs artificielles, ou à broder des ornements d'église. Dans les travaux communs, on la voit prendre pour sa part ce qu'il y a de plus lourd et de plus pénible. Elle est sans cesse en avant, s'offrant pour soulager les autres.

N'a-t-on pas le meilleur choix pour donner une excellente assistante à la bonne Mère Valade?

Les deux autres sujets sont jeunes encore et ne comptent que quelques années de vie religieuse. La sœur Anastasie-Gertrude Coutlée, dite Saint-Joseph, arrière-nièce de l'ancienne mère Coutlée, troisième supérieure de l'Institut, est née aux Cèdres, le 15 novembre 1819. Elle est professe depuis le 1^{er} juin 1838; elle compte vingt-quatre ans d'âge et huit années de vie religieuse.

Elle est venue joindre dans la communauté de sa tante, sa sœur aînée, la sœur Rose Coutlée, qui prendra son rang plus tard parmi les supérieures de cette pieuse institution. Toutes deux avaient hérité des vertus patriarcales de leurs respectables parents. La jeune sœur Saint-Joseph était ardente à l'action, d'un fort tempérament, qui promettait une longue vie à la généreuse missionnaire.

Joviale en son humeur, elle avait conservé quelques restes de ses espiègleries d'enfance, qui n'en rendaient pas moins agréables ses rapports avec ses sœurs.

Quand elle apprit le choix que l'on voulut bien faire d'elle pour la Rivière-Rouge, elle n'en fut pas surprise, elle désirait tant faire ce sacrifice. Elle eût été fort déconcertée qu'on n'eût pas égard à sa bonne volonté. Aussi la voit-on joyeusement à l'œuvre pour les préparatifs du départ.

La sœur Lafrance est née à la Pointe-aux-Trembles de Québec, le 12 mai 1815, et elle a fait profession le 13 juillet 1840. Elle est sœur de monsieur Lafrance, prêtre et curé de Sainte-Anne.

Petite de taille, d'un tempérament frêle et délicat, elle a néanmoins du courage et de l'énergie. Sa piété profonde, sa sagesse précoce témoignent de la bonne éducation puisée au foyer paternel. Elle sera une ressource pour ses sœurs par ses bons conseils et les exemples de vertus qui entretiendront la ferveur parmi elles².

Marie-Louise Valade, assistée de Marguerite Lagrave, devient supérieure de la nouvelle mission; Anastasie-Gertrude Coutlée, dite Saint-Joseph, et sœur Lafrance vont assumer les

tâches d'enseignantes. Ce sont quatre jeunes femmes qui vont pouvoir assurer de longues vies de travail à la Rivière-Rouge.

Le voyage qui les conduit à Saint-Boniface se fait en canot sous la direction des voyageurs. Ce voyage éprouvant pour le plus endurci des voyageurs dure cinquante-neuf jours. Les religieuses, qui n'ont pas l'habitude de côtoyer les hommes et de vivre dans des conditions aussi primitives, trouvent le voyage long et pénible. Dans une lettre qu'elle a écrite assise sur les bords du lac Huron, sœur Lagrave nous donne un aperçu des difficultés et des aventures rencontrées durant ce voyage:

Je vous dirai premièrement que le voyage est très pénible, je m'attendais à tout cela, mais voir les choses en spéculation et en venir à l'épreuve sont des choses bien différentes, cependant le bon Dieu me fera la grâce, j'espère, d'aller jusqu'au bout. Nous n'avons plus que trois portages difficiles à faire, les autres sont nombreux mais petits. Si M^r Doré restait avec nous, je serais moins embarrassée, mais qui me donnera la main pour m'aider à grimper sur les rochers escarpés? J'ai la douce confiance que mon bon Ange me prêtera ses ailes et tiendra mon pauvre cœur dans son assiette, car depuis notre séparation des Îles Dorval, il n'a presque pas cessé de palpiter et de battre bien fort. Nous n'avons presque pas dormi notre Mère et moi depuis notre départ, nos deux sœurs s'en acquittent assez bien. Ma sœur St-Joseph surtout, car elle dort la nuit et le jour. Nous avons presque toujours jusqu'à ce jour eu du mauvais temps, quand il ne pleut pas, nous avons presque toujours le vent contraire, ce qui retarde beaucoup notre marche. Ensuite, quand il faut camper, nous sommes ordinairement pénétrés par la pluie, ou transis de froid. On fait un grand feu, il est vrai, mais pendant qu'un côté brûle, l'autre gèle; on monte de suite la tente, on étend un préla [*sic*], une couverture par dessus, et voilà le lit fait. Jugez si nous y sommes à la fraîche, surtout quand il a plu tout le jour et qu'il pleut la nuit, ce qui arrive fréquemment. Notre maison de toile ne nous met pas toujours à couvert des injures du temps; souvent l'eau entre partout, nos hardes de dessus et de dessous se trouvent toutes mouillés [*sic*]; pour moi, il est rare que je me déshabille, par ce moyen je n'ai que ma cape de mouillée. Nous nous couchons ordinairement à neuf heures et nous nous levons à trois ou quatre du matin, selon le temps qu'il fait. Nous sommes nourris avec du bœuf salé, du jambon, de la langue, du beurre, du saucisson [*sic*], du poivre et du sel, du thé au sucre fin, sans lait, bien entendu, et des biscuits. Si nous avons bien

des misères, nous avons aussi du plaisir, surtout aux repas [...]

Tous les voyageurs m'appellent "la grosse sœur mauvaise", parce que je les sermone [*sic*] beaucoup, surtout les sacreurs, cependant nous n'avons qu'à nous louer de leur conduite à notre égard; ils sont polis et complaisants, autant qu'on peut le désirer des gens de cette classe; ils disent le chapelet avec nous dans le canot, et le soir nous les réunissons à la porte de notre tente pour faire la prière et le mois de Marie sauf quelques sacres et quelques chansons croustillantes le reste va bien [...]

En vous parlant de M^r Doré j'ai oublié de vous dire qu'il a toujours trouvé le moyen de nous faire débarquer sans nous faire porter par les hommes [...]

Il ne nous est encore arrivé aucun accident fâcheux; les portages sont quelquefois bien longs et fatigants, surtout pour moi, quand il faut monter et se faire un chemin à travers les branches, passer les rivières sur des arbres secs ou quelque fois pouris [*sic*], ce n'est pas toujours drôle. Si les portages ne me fatiguaient pas tant, on dit que je serais la meilleure voyageuse du monde: car je n'ai peur de rien, excepté des serpents. Sur le rocher où nous sommes aujourd'hui, nous avons tué trois serpents d'eau [...] c'est pour la deuxième fois que nous campons avec eux et les couleuvres, hier soir, c'était avec les crapauds, ils venaient sauter sur notre tente, mais nous avions pris nos précautions pour qu'ils n'entrassent pas. Nos hommes en ont été bien incommodés.

Je reviens à notre voyage. M^r Doré a une grande compassion de ma grosseur, et comme il voit que je ne suis pas peureuse, il me laisse dans le canot pour sauter quelques rapides qui ne sont pas trop dangereux, je trouve cela plus agréable que de marcher. Notre bonne sœur Lafrance n'est pas tout à fait aussi brave, car quand nous traversons de grands courants qui malgré la force de 14 hommes emportent le canot de l'autre côté de la rivière, la chère sœur en est toute ratatinée, et moi je ris et cela me plaît. Hier nous sautâmes plusieurs rapides assez dangereux, les bouillons venaient frapper sur mon chapeau. Nos voyageurs faisaient des cris de joie, ce qui me plaît beaucoup car cela les aiment [*sic*] au travail, moi je ne criais pas, mais je riais de tout mon cœur, tandis que nos jeunes sœurs étaient toutes pâles et couroussées [*sic*] de ce que je n'avais pas peur [...]

J'ai eu le malheur de faire une chute en embarquant dans le canot; le pied gauche m'a glissé entre deux roches, et tout le poids de mon gros corps dessus; la douleur fut si vive que je croyais l'avoir cassé en plusieurs pièces. Deux hommes ont été obligés de me relever et me porter dans le canot. Cet accident m'est arrivé le 13, et depuis ce temps

je souffre des douleurs bien vives, il faut me porter le pied qui est très enflé comme une poupée [...] Je ne puis continuer, car je souffre beaucoup et je suis gelée³.

À la suite de sa blessure, sœur Lagrave devient un fardeau pour tout le groupe. À Fort William, les voyageurs songent même à la laisser sur place. Finalement, on construit un brancard de fortune et on retient les services de deux autochtones pour la transporter lors des portages jusqu'à Saint-Boniface. C'est un grand soulagement pour les autres religieuses de ne pas avoir à abandonner l'une des leurs à Fort William.

Tôt dans la nuit du 21 juin 1844, Provencher est heureux d'accueillir les sœurs grises à Saint-Boniface. Il les loge d'abord dans son ancien évêché, immeuble qui, malheureusement, tombe en ruine. Le début de l'œuvre des religieuses à la Rivière-Rouge s'annonce donc difficile.

Vous ne sauriez croire l'ouvrage que nous avons eu, et que nous avons encore depuis que nous sommes arrivées. D'abord, M^{gr} nous a donné sa vieille maison qui est vraiment l'étable de Bethléem. Il l'avait pourtant fait nettoyée [*sic*] pour nous recevoir, mais c'était à la façon du pays. Ce S^t homme a été bien surpris quand je lui ai dit qu'il fallait la nettoyer, néanmoins il nous a donné tout ce qui était nécessaire pour le ménage, mais pas de femmes de journées, car il n'y en a pas qui y vont, il a fallu le faire nous-mêmes avec l'aide de quelques petites filles de l'école qui venaient nous aider de temps en temps et une maison qu'il fallait bousiller, raccommoder et calfeutrer comme nous pouvions et avec cela, il a fallu préparer deux prêtres. Deux prêtres qui sont partis pour les missions et nous qui n'avons que ce que nous avons apporté avec nous, enfin nous n'avons pas encore de paillasses pour toutes. Je vous assure que nos nuits ont été courtes depuis que nous sommes parties. Notre pauvre sœur Lagrave est bien mieux, sans être encore capable de marcher, nous prend un peu de temps pour la soigner, tout cela ne nous repose pas. Il faut que la grâce soit bien forte pour nous soutenir au milieu de tant de fatigue, car avec cela nous sommes bien, excepté quelques faiblesses d'estomac qui viennent se faire sentir comme à l'ordinaire, mais avec cela je soutiens la fatigue comme les autres⁴.

Même si elles sont logées dans une maison pitoyable, les sœurs grises entreprennent de nombreuses tâches:

enseignement à même leur logement, visites à domicile, accueil des personnes dans le besoin, etc. L'éducation est un élément important; c'est d'ailleurs principalement pour cette raison que Provencher les avait recrutées pour sa mission. Les religieuses se livrent donc à ce travail avec beaucoup d'ardeur, et leurs efforts semblent être appréciés par la population locale.

Nous avons commencé les classes le onze du courant, suivant la méthode des Frères, et ça va très bien. Les enfans [*sic*] s'y accoutument bien aussi, plus que nous attendions. M^{gr} désirait que nous prissions les petits garçons, disant qu'il vous en avait parlé et que vous n'en étiez pas éloignée, quand nous avons vu l'ignorance si grande et que les parents désiraient nous les mettre entre les mains, nous avons consenti à nous en charger et je vous assure que c'est une grande charité que d'instruire les enfans [*sic*] de ce pays, ils sont ignorants au delà de ce que l'on peut dire. La plus grande partie, à l'âge de 10, 12, 14, 15, ans ne savent pas encore *Mon Dieu, je vous donne mon cœur*. Croyez-vous que ce n'est pas pitoyable de voir cela. L'école des petits garçons a commencé le 23 du courant, sous la protection de ma S^r St-Joseph qui s'en acquitte très bien. Ma S^r Lafrance a les petites filles, et va bien aussi. Nous avons 53 enfans [*sic*], et M^{gr} pense que nous redoublerons ce nombre quand les chasseurs seront arrivés, qui sera à peu près dans un mois d'ici. Nous prenons pour chaque enfant vingt Sols par mois et une corde de bois pour l'hiver, ce prix est bien petit, mais nous sommes obligées de nous conformer à la pauvreté du pays pour pouvoir instruire ces pauvres enfans [*sic*]. D'abord il n'y a que l'argent de rare, c'est bien le principal si vous voulez. Mais le reste est abondant, il y a encore cette année apparence d'une belle récolte, le blé est à pleine clôture, c'est vraiment beau de le voir. Les parents sont très contents de nos écoles et trouvent bien que nous ne prenons pas cher pour la peine que nous nous donnons. Ils montrent beaucoup de zèle pour l'instruction de leurs enfans [*sic*] et ont une grande confiance en nous. Ils viennent me parler pour leurs enfans [*sic*] et il [*sic*] me disent de les corriger de ne pas les épargner, qu'ils sont persuadés que nous ne leur ferons pas d'injustices. Nous sommes vraiment encouragées et la docilité des enfans [*sic*] est encourageante aussi nous sommes obligées de donner 6 heures par jour pour les écoles à cause de l'ignorance des enfans [*sic*] et avec cela nous sommes obligées de faire notre ouvrage et le soin de l'église et sacristie et de M^{gr} qui font pitié par leur désordre, ma S^r Lafrance en est chargée avec ses petites filles et ma S^r St-Joseph du ménage avec ses garçons et votre pauvre

servante s'occupe de la visite des écoles de répondre aux parens [sic], de tenir les registres des comptes des enfans [sic], de voir au ménage, de laver le linge, les planchers, etc.⁵

L'arrivée des religieuses a aussi d'autres répercussions sur la population de la colonie. D'après la correspondance de sœur Lagrave, il est évident que les femmes de la Rivière-Rouge sont impressionnées par les nouvelles venues: «Je reçois continuellement des visites de nos femmes métisses qui sont curieuses de nous voir»⁶. En fait, les religieuses sont un nouveau modèle pour les femmes: elles sont indépendantes et travaillent à toutes sortes de choses. L'éducation et les soins de santé qu'elles dispensent aident à améliorer les conditions de vie dans la colonie. Elles apportent aussi des talents artistiques qui viennent combler des lacunes dans ce domaine. Ainsi, l'enseignement de la musique, du chant et des arts visuels contribue à l'embellissement de la mission (King, 1983).

Toutefois, l'exiguïté des locaux occasionne souvent des entraves à la charité des sœurs. Ainsi, sœur Valade se retrouve souvent dans des situations difficiles, faute d'espace, comme elle le raconte à la supérieure générale:

La privation de notre maison m'a fait éprouver il y a quelque jour [sic] bien de la peine. Une Sauvagesse, vieille, pauvre, infirme, sans parens [sic], sans secours, mais bonne chrétienne, est venue me trouver me disant qu'on l'avait jetée hors de la maison où elle était depuis quelque temps, me faisant connaître, comme elle le pouvait, en mauvais français de prendre soin d'elle. Je la consolai autant que je le pus en lui promettant de lui chercher une place, en attendant que je puisse la prendre, ce que j'ai fait aussi, mais je n'ai pu réussir à la placer près de l'Église, elle sera privée souvent des secours spirituels, pour lesquels je me tourmentais le plus. Je désire bien découvrir une place ici, je la demanderai de bon cœur à M^{sr} mais c'est impossible elle (la maison) est pleine comme un œuf. Quoique cette pauvre femme soit éloignée, je lui porte tous les secours que je peux⁷.

Sept mois après leur arrivée, Provencher décide de les emménager dans son évêché, puisque la maison qu'il leur avait prêtée n'a pas été conçue pour supporter les froids extrêmes de l'hiver manitobain. Les religieuses souhaitent ardemment un couvent, que l'évêque leur a d'ailleurs promis, mais les

démarches de ce dernier sont le plus souvent infructueuses. Les religieuses doivent donc attendre pour que leur souhait puisse se réaliser. En 1846, on peut enfin entreprendre la construction d'un couvent.

En 1845, la communauté a le plaisir d'accueillir sa première recrue, Marguerite Connolly, jeune femme métisse, et la maison mère leur envoie aussi deux postulantes, Marie Withman et Cécile Cusson. L'année suivante, deux autres religieuses, Scholastique Gosselin et Marguerite Ouimet, viennent s'ajouter à la communauté. Ces renforts sont toujours les bienvenus, étant donné que les religieuses sont débordées de travail.

Toutefois, une épidémie de rougeole vient freiner les travaux de construction du couvent et place toute la colonie dans une situation très difficile. Sœur Lagrave, assistée de deux novices, travaille d'arrache-pied pour soigner et consoler tous les malades.

Il est temps que je vous fasse part de la triste position où nous sommes depuis quelques temps. Le bon Dieu a levé son bras sur notre pauvre pays. L'Ange exterminateur frappe à droite et à gauche et sans distinction: enfin nous sommes sous l'Empire et le règne de la mort, la rougeole qui depuis 27 ans ne s'était pas montrée ici, est venue nous rendre visite. Elle parcourt le pays depuis deux mois, et tous ceux qui ne l'avaient pas eu à l'époque précédente, ainsi que ceux qui sont né [sic] depuis l'ont attrapés [sic] [...] Dans toutes les maison [sic] sans exception il y a des malades, plus ou moins suivant le nombre dont elle se compose. Il est certain que cette maladie est un fléau dont Dieu se sert pour éprouver ou châtier notre pauvre peuple, car tous les remèdes qui lui sont appropriés ne font rien ou presque rien [...] Vous ne sauriez comprendre la peine où je suis dans le moment, de voir ces bonnes gens me tendre les bras avec la plus grande confiance, et me demander des secours qu'il m'est impossible de pouvoir leur procurer. J'en vois tous les jours la terreur peinte sur la figure, et d'autres les joues inondées de larmes, me répéter cette phrase plaintive dont l'accent déchire et perce mon cœur: ma Sr, le Docteur n'a plus de remède, et vous non plus, qu'allons-nous devenir; il faut donc se résigner à mourir. Je tâche de les encourager du mieux qu'il m'est possible. Je fais aussi tout ce dont [sic] je puis m'imaginer pour les soulager, ce qui a réussi quelque fois quand les malades prennent les

précautions requises [...] je suis du matin jusqu'au soir bien avancée auprès de mes pauvres malades, pour les soigner, les consoler, les encourager et les assister dans leur dernier moment. Tous les jours sans y manquer, il y a service ou grande Messe, et depuis un assez long temps, les dimanches exceptés, votre servante est la seule chantre de la paroisse. Je soutiens tout cela sans en être trop incommodée, j'attribue cela aux prières que vous faites pour moi. Continuez, mes très chères S^{rs}, car dans la position où nous sommes, moi et mes S^{rs} en avons grand besoin⁸.

Quand finalement l'épidémie prend fin, les travaux de construction peuvent alors reprendre, et sœur Valade veille elle-même à l'avancement du projet. Comme elle le raconte à Mère McMullen, ses efforts sont récompensés:

Comme nous respirions un peu l'espérance d'aller habiter notre maison cet automne, voilà qu'on vint me dire que notre bois de sciage est brûlé, et puis personne en a pour le remplacer. Il faut attendre la bonne saison pour en couper et scier d'autre, et attendre qu'il soit sec pour s'en servir. Je vous assure que cette nouvelle m'a fait pleurer, je crois même avoir fait des reproches à Saint Joseph, je lui avais mis cette bâtisse entre les mains, et il laisse brûler notre bois. Il y en avait de rendu ici, et les ouvriers me disaient qu'il y en avait pas assez pour finir. Je dis au conducteur: travaillez toujours et employez ce qu'il y a, et après cela nous verrons, mais il me répliquait que s'il y en avait pas assez pour la couverture, qu'il ne la commencerait pas parce que le vent jetterait tout à terre. Alors j'allai compter les planches, je ne sais si St Joseph les a multipliées, j'en trouvai un nombre assez grand pour contenter mon conducteur⁹.

Le 31 décembre 1847, les religieuses peuvent emménager dans une partie de leur couvent. Toutefois, l'édifice ne sera complété que quatre ans plus tard. Avec plus d'espace, elles peuvent alors entreprendre plus de travaux auprès de la population, tout en étant en mesure d'accueillir plus de personnes dans le besoin et d'ouvrir leurs portes aux pensionnaires.

En 1849, sœur Valade se rend à Montréal pour assister au chapitre général de la communauté, en compagnie de sœur Ouimet, qui est malade depuis son arrivée à la Rivière-Rouge en 1846. Au voyage de retour, les sœurs Flavie Laurent et Fisette

(Marie-Justine Dupuy) accompagnent sœur Valade. À l'automne de la même année, la congrégation accepte de fonder une mission à Saint-François-Xavier. Les sœurs Lagrave et Lafrance se portent bénévoles pour cette fondation, qui marque le début de l'expansion de l'œuvre des sœurs grises à l'extérieur de Saint-Boniface. Leurs effectifs sont maintenant suffisants pour entreprendre de nouveaux projets.

Nos chères sœurs Lagrave et Lafrance acceptèrent, avec un louable empressement, d'aller ouvrir cette mission sans ressource aucune, disant plaisamment: C'est à nous de partir, puisque nous sommes plus aguerries que nos jeunes sœurs aux fatigues et aux privations. Donc, le 5 novembre, fortes de leur dévouement et de leur charité, nos chères sœurs quittaient la maison de St-Boniface, qu'elles avaient vu bâtir et où elles commençaient à jouir du fruit de leurs travaux et de leurs sollicitudes, pour aller se dévouer de nouveau, dans un dénuement complet, d'abord à l'éducation des enfants puis au soin de l'église, de la sacristie à l'économie domestique du presbytère, à la visite des pauvres et des malades¹⁰.

En 1851, la santé de Provencher commence à décliner; cela préoccupe les sœurs grises qui lui vouent une admiration sans borne. Alexandre Taché est alors nommé coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface.

L'année suivante, une terrible inondation isole les sœurs grises dans leur couvent.

Au mois d'avril, la glace partit avec fracas et causa des dommages considérables dans les endroits bas. L'eau montait toujours. Les rivières débordèrent dans la plaine. Pressentant une inondation générale, nous nous hâtâmes de mettre en sûreté notre provision de bois de chauffage, nos perches. Toutes, sœurs, filles, élèves mirent la main à l'œuvre avec une persévérance et un courage étonnants. Nous fîmes une quantité de biscuits secs, pour remplacer le pain durant l'inondation et comme on fut obligé de les faire cuire dans le four de l'évêché, le nôtre ne valant plus rien, il arriva que nos sœurs, qui les transportaient à la communauté dans une brouette, furent tout à coup cernées par l'eau, de sorte qu'elles ne purent arriver au couvent à pieds secs [...]

Nous fîmes heureuses de pouvoir donner l'hospitalité à trois familles, savoir Louis Galarneau et sa femme, Néron et sa femme et Félix Latreille, sa femme et leurs quatre enfants. Tous se logèrent au grenier, parmi les tas de

grains qui s'y trouvaient [...] L'eau continua à monter jusqu'au vingt mai, couvrant la terre de plus de cinq pieds de hauteur. Nous avions plus d'un pied et demi d'eau sur le plancher du premier étage, nous étions comme sur un vaisseau en pleine mer. Lorsque le vent agitait cette masse d'eau, les vagues se brisaient si violemment sur les murs de notre arche immobile, qu'elle en était toute [*sic*] ébranlée. Durant la nuit du 16 au 17 mai, le vent mugit avec tant de fureur que nous pensions être submergées d'un instant à l'autre.

Cette affreuse tourmente, qui nous donna une idée des tempêtes sur l'océan, se borna à nous enlever toutes nos perches et tout le bois que nous avions amoncelés avec tant de fatigue et de labeur. Heureuses, encore, étions-nous d'en être quittes à si bon marché. Le torrent dévastateur entraînait, des maisons, des granges, des étables. La grange d'un de nos voisins passa, un jour, si près de notre maison, que nous vîmes sur son toit de chaume, toute une basse-cour, jacassant joyeusement, tout comme si elle eût été dans son poulailler. Une maisonnette, poussée par le vent échoua sur le coteau en arrière de nos bâtiments [...]

Monseigneur et ses prêtres demeurèrent dans l'évêché, environné d'eau tout comme notre couvent. Le révérend P. Bermond venait tous les matins, en canot, pour nous dire la sainte messe [...]

Le 19 mai l'eau commença à baisser. Ce nous fut un rayon d'espoir, l'eau baissa de quelques lignes le lendemain, de quelques pouces, le jour suivant et continua depuis. Nous la voyions descendre avec grande satisfaction. Enfin, le 1 juillet l'eau s'étant retirée de dessus le plancher du premier étage, nous reprenions aussitôt possession de notre cuisine et notre réfectoire; puis, nous commençons de suite le grand ménage de la chapelle¹¹.

L'état de santé de Provencher continue à s'aggraver. Les sœurs grises sont de plus en plus inquiètes: au pire de sa maladie, deux d'entre elles le veillent constamment. Son décès est une dure épreuve pour les religieuses. Devenu évêque de Saint-Boniface en 1853, M^{gr} Taché va continuer le travail de son prédécesseur et encourager l'œuvre entreprise par les sœurs grises.

En même temps, la maison mère continue de favoriser la mission de Saint-Boniface en envoyant deux autres sœurs, Mary Curran et Marie-Anne Pépin, et une jeune novice, Margaret Dunn, en 1853, qui deviendra, plus tard, sœur Marie-Xavier. Toutefois, l'année suivante, la situation change radicalement.

Sous l'autorité de M^{gr} Bourget, la congrégation réorganise ses effectifs, et la maison mère annonce l'autonomie des missions dans l'Ouest canadien, autonomie que sœur Valade perçoit plutôt comme une séparation cruelle. En effet, cette dernière comptait encore beaucoup sur la maison mère pour lui envoyer les renforts dont elle avait tant besoin. Si la communauté de Montréal se voit dans l'impossibilité de fournir des religieuses pour Saint-Boniface, les sœurs de la charité d'Ottawa acceptent d'en prêter deux à sœur Valade.

L'année 1858 est très mouvementée. Grâce aux efforts de Taché, les liens avec la communauté de Montréal sont renoués. Sœur Valade se rend alors à Montréal pour le chapitre général des sœurs grises et revient avec six autres religieuses pour sa mission. Avec tous ces effectifs, les sœurs pourront entreprendre une troisième mission, à Saint-Norbert cette fois. L'année suivante, le décès de sœur Lagrave, une des quatre fondatrices, est un dur coup pour elles. Ses nombreux talents et sa personnalité chaleureuse et attachante manqueront à ses compagnes. C'est la première sœur grise à s'éteindre sur le sol de la nouvelle mission.

En 1859, lors de sa première visite officielle à Saint-Boniface, sœur McMullen, assistante générale de la communauté à Montréal, arrive avec trois religieuses pour la mission. Ces effectifs supplémentaires vont permettre aux sœurs grises d'ouvrir une école à Saint-Vital en 1860.

Au printemps de 1861, l'inondation menace encore. Heureusement, elle n'aura pas la force de celle de 1852. Toutefois, les religieuses pleurent la perte de leur première supérieure, décédée le 13 mai. Cette perte est d'autant plus cruelle que sœur Valade s'était tant dévouée pour sa mission. C'est le deuxième décès dans la famille des sœurs grises. Sœur Lafrance assume alors la charge de supérieure; en 1864, elle sera remplacée par sœur Rose Clapin.

Au cours de ces deux premières décennies de la mission des sœurs grises dans la colonie de la Rivière-Rouge, la majorité des religieuses qui sont venues y travailler étaient originaires du Québec. Elles ont accepté le sacrifice de la séparation de leurs familles biologique et religieuse pour venir exercer leur ministère dans cette terre éloignée. Durant ces premières années

dans l'Ouest canadien, les sœurs grises ont donc accompli une quantité importante de travail:

De l'année 1844 à l'an 1855, le service des pauvres n'a pas été négligé puisque durant ce laps de temps nos Sœurs ont fait, à domicile plus de six milles [*sic*] visites. Les remèdes ont presque toujours été fournis gratis aux pauvres malades¹².

Même si les conditions de travail et de vie n'étaient pas toujours des meilleures, cela n'a pas empêché le développement des œuvres des sœurs grises. En 1844, quatre sœurs avaient soin de deux malades et enseignaient à cinquante-quatre écoliers. En 1862, vingt et une sœurs avaient la charge de quatre malades, de quarante-quatre orphelines et de soixante-trois écoliers, dirigeaient les missions de Saint-François-Xavier et de Saint-Norbert et s'occupaient d'une école à Saint-Vital. Le rôle des sœurs grises dans le développement de la colonie de la Rivière-Rouge a donc été très important.

NOTES

1. Lettre à Mère McMullen, le 19 octobre 1843.
2. «Chroniques de la maison provinciale de Saint-Boniface» (vol. 1: 1844 à 1857), p. 14-17.
3. Lettre à la supérieure générale et aux sœurs de la maison mère, le 12 mai 1844.
4. Lettre à la supérieure générale, le 5 juillet 1844.
5. Lettre à la supérieure générale, juillet 1844.
6. Lettre de sœur Lagrave, le 22 juin 1844.
7. Lettre à la supérieure générale et aux sœurs de la maison mère, le 23 novembre 1846.
8. Lettre à la supérieure générale et aux sœurs de la maison mère, le 18 juillet 1846.
9. Lettre à sœur McMullen, le 16 juillet 1847.
10. «Chroniques de la maison provinciale de Saint-Boniface» (vol. 2: 1858 à 1868), p. 241.
11. Chroniques de la maison provinciale de Saint-Boniface» (vol. 1: 1844 à 1857), p. 253-257.
12. «Chroniques de la maison provinciale de Saint-Boniface» (vol. 1: 1844 à 1857), p. 306.

BIBLIOGRAPHIE

- DAUPHINAIS, Luc (1991) *Histoire de Saint-Boniface* (vol. 1: «À l'ombre des cathédrales: des origines de la colonie jusqu'en 1870»), Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 335 p.
- KING, Dennis (1983) *Les Sœurs Grises et la colonie de la rivière Rouge*, Agincourt, La Société canadienne du livre, 76 p.
- MITCHELL, Estelle (1987) *Les Sœurs Grises de Montréal à la Rivière-Rouge, 1844-1984*, Montréal, Éditions du Méridien, 395 p.
- SŒURS GRISES (1916) *L'Hôpital général des Sœurs de la Charité (Sœurs grises) depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, Montréal, Imprimerie de la Maison-Mère, 664 p.